

Bill Drayton

Le génie d'Ashoka

Pour résoudre nos problèmes sociétaux, nous avons moins besoin d'une baleine – l'Etat – que de bancs de poissons agiles et créatifs : c'est sur ce principe que l'organisation internationale Ashoka regroupe et soutient des entrepreneurs sociaux novateurs. Son créateur et directeur, l'Américain Bill Drayton, de passage à Paris, a rencontré les patrons de Danone, de la Société générale, de Total et d'Alcatel, pour fixer des objectifs communs.

Vous avez été consultant à succès, puis responsable de l'Agence de l'Environnement... Qu'est-ce qui vous a conduit à l'entrepreneuriat social ?

Un séjour en Inde dans les années 1970. J'ai été frappé par le pragmatisme de certaines personnes et l'ingéniosité de leurs solutions : avec un coup de pouce financier, on pouvait transplanter la plupart de leurs solutions à l'échelle nationale, voire internationale. J'ai eu alors la certitude que pour s'adapter à un monde en changement rapide il fallait, dans le domaine sociétal, donner la priorité à ces entrepreneurs de terrain. Comme l'avait compris Ashoka, ce roi indien converti au bouddhisme qui, quelques millénaires avant notre ère, s'est efforcé de créer des services d'intérêt général.

Comment donc définissez-vous l'entrepreneuriat social ? En quoi se distingue-t-il de l'entrepreneuriat financier ?

L'entrepreneur social est un *changemaker*, quelqu'un qui met ses talents d'innovateur au service d'un problème social ou sociétal (santé, éducation, formation, lutte contre l'exclusion, environnement, développement durable...). De ce fait, il contribue à changer la donne de nos sociétés qui s'étiolaient. Leur but n'est pas de faire du profit, les bénéfices sont réinvestis dans le secteur, mais d'apporter de nouvelles réponses, un peu comme l'a fait Muhammad Yunus, membre de l'Ashoka Global Academy, pour le microcrédit. Ou à la manière de David Green, qui a rendu accessible aux plus pauvres

l'opération de la cataracte en Inde, puis en Afrique. Pas de saupoudrage : Ashoka sélectionne des têtes de pont – 3 000 dans le monde à ce jour – pour leurs idées nouvelles, leur esprit d'entreprise, leur créativité, leur impact social ou éthique. Avec ce réseau d'innovateurs qui bénéficient de l'aide de *business angels* et de partenaires stratégiques, nous disposons d'un formidable effet de levier. Leurs idées, puissantes, sont dupliquées, et plus de la moitié influencent le législateur. Eux-mêmes sont des *role models*, des exemples qui nous font évoluer vers une société où chaque individu prend en main les problèmes.

Quels sont les pays où Ashoka réussit le mieux ?

Ashoka a le plus grand respect pour l'Etat et les systèmes de protection sociale publics. Mais, dans un monde qui change de plus en plus vite, nous pensons que c'est la société civile qui a la solution. Historiquement, l'association s'est développée là où il y avait le plus à faire, en Asie, en Amérique du Sud, en Afrique, en Europe de l'Est, plus récemment en Amérique du Nord. Je reviens de Chine, où l'emprise de l'Etat fait problème. Mais au Japon et en Corée nous avons des investisseurs qui nous soutiennent, notamment pour lancer notre programme pour les 15-25 ans, ces *changemakers* de demain. La France, où nous avons déjà plus de 20 entrepreneurs sociaux, a un rôle important à jouer : bravo, par exemple, à ces créateurs de réseaux, l'un d'épicerie solidaires, l'autre de jardins maraîchers biologiques !

Vous étiez récemment à la Maison-Blanche. Avez-vous l'oreille de Barack Obama ?

Le président Obama a bien compris le rôle et la nécessité des entrepreneurs. Il a créé à la Maison-Blanche un bureau de l'innovation sociale dont la responsable, Michele

Jolin, a travaillé chez Ashoka pendant plusieurs années. Cela nous permet d'influencer certains programmes, notamment dans le domaine de la santé.

J.-G. Fredet

